

La bonne pensée de notre premier magistrat a été accueillie dans notre ville et dans les localités voisines avec toute la sympathie qu'elle méritait. En quelques jours, plus de 250 personnes se sont fait inscrire sur la liste de souscription, et ce chiffre s'élèvera, nous en sommes certains, à 500. D'après ce qui nous a été dit, on a tout lieu d'espérer que le gouvernement accordera un prix important à l'hippodrome de Valenciennes; et déjà les célébrités du sport parisien se sont engagées à nous envoyer les meilleurs chevaux de leurs écuries. Tout fait donc espérer un magnifique début à la nouvelle société.

D'après les statuts, les courses se composent de courses au trot et de courses au galop. Les premières seront exclusivement réservées aux chevaux nés ou domiciliés depuis plus d'un an dans le département du Nord, et des prix spéciaux seront accordés aux chevaux nés ou domiciliés également depuis plus d'un an dans l'arrondissement de Valenciennes. Les conditions des courses au galop seront rédigées sur des bases excessivement larges et de nature à attirer les chevaux de l'Angleterre et de la Belgique. Elles comprendront des courses plates et un steeple-chase.

Nous voudrions avoir plus de connaissance en hippatrique pour expliquer à nos lecteurs ce que c'est qu'un steeple-chase; mais ils s'en feront une idée en pensant que, sur un espace de 2,000 mètres, les chevaux ont à franchir 24 obstacles tels que haies, fossés, douves, rivières, murs en pierre sèche et en terre, etc., etc. Un grand intérêt s'attache, on doit le comprendre, à ce genre de courses qui, partout où elles ont été établies, ont vivement excité les sympathies des amateurs et la curiosité des populations.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

**Nouvelles & Faits divers.**

Bruxelles a été jeudi couvert de neige; c'était triste à voir, mais la pluie a succédé à la neige qui a bientôt disparu. Espérons que le passage définitif de l'hiver au printemps épargnera nos fruits et nos récoltes admirablement préparées.

Un trait de basse et brutale cupidité a donné lieu, mercredi, à un esclandre qui a occasionné un rassemblement de plusieurs centaines de personnes dans la rue des Visitandines, à Bruxelles.

Une jeune dame appartenant à une honorable famille de la ville, était allée, en compagnie d'une autre dame, reprendre à l'improvisiste un enfant qu'elle avait, plusieurs mois auparavant, mis en nourrice dans une famille d'ouvriers de l'impasse de la Lingerie.

Mais, en se voyant enlever cet enfant, qui était devenu pour elles un élément d'aisance et de bien-être, la nourrice et sa mère, bien qu'il ne leur fût rien dû et qu'elles eussent même largement à se louer de la générosité des parents de leur nourrisson, entrèrent dans un inqualifiable accès de fureur, accablèrent d'injures les deux dames, et, comme celles-ci étaient remontées dans la vigilante qui les avait amenées pour aller se plaindre au bureau de police voisin, l'enfant fut immédiatement arraché de son berceau et emporté de la maison, en vue d'une odieuse combinaison de chantage.

La police arriva par bonheur assez à temps pour le ressaisir et le faire rendre à sa mère. Quant aux instigatrices de cette ignoble scène, elles jugèrent prudent de mettre le comble à la bassesse de leur conduite, en passant de la vocifération à la jérémiade et en venant mendier une dernière gratification auprès des per-

sonnes mêmes contre lesquelles elles venaient d'épuiser le vocabulaire des grossièretés et des menaces de bas étage.

On lit dans le Journal de l'Oise :

« La journée de vendredi dernier a été signalée par des orages dont la violence a été d'autant plus remarquable qu'ils sont en général plus rares à cette époque de l'année. »

On écrit de Chevières :

« Hier, vers le soir, un orage qui a causé un bien grand malheur, a éclaté sur la commune. Le jeune Bayard était occupé avec son père et sa mère à une plantation de pommes de terre. Tout à coup, et sans que rien ne fit pressentir le moindre danger, la foudre éclate. Bayard est enveloppé d'un tourbillon de feu et renversé. Ses parents aussi ressentent une violente commotion. »

« Que l'on juge de leur désespoir à la vue de leur fils inanimé et perdu à tout jamais d'une manière si inattendue. Le fluide électrique a produit sur ce malheureux des effets extraordinaires. Sa casquette a été brûlée, ses bottes ont été décousues, et une partie de la chaîne de sa montre a disparu. »

Un événement de même nature est arrivé à Sauqueuse-Saint-Lucien.

« Un orage, tel que de mémoire d'homme il n'y en a pas eu de pareil, a éclaté hier sur les territoires de Sauqueuse et de Juvignies. L'eau tombait à torrent. La terre étant nue encore, il n'y a pas eu de grands dégâts, mais nous avons à déplorer un funeste accident. »

« Au moment où l'orage éclatait, deux hommes de Pisselet passaient près du moulin à vent de Sauqueuse. Le meunier, inquiet par l'aspect du temps, les pria de l'aider à tourner son moulin au vent. Tous deux lui donnèrent un coup de main. A ce moment éclata un coup de tonnerre épouvantable. L'un des deux passagers, nommé Caron, se réfugia dans une écurie voisine. L'autre, nommé Geffroy, grimpa à toutes jambes l'escalier du moulin. Le meunier le suivit. On ferma toutes les issues, et l'on attendit la fin de l'orage. Le tonnerre continuait à gronder avec une force inouïe. Le meunier, son hôte et une femme qui s'était aussi réfugiée dans le moulin s'agenouillèrent et se mirent à prier. »

« L'obscurité la plus profonde enveloppait le moulin, et quand l'orage cessa, la nuit était close. Le meunier descendit avec la femme, et comme Caron sortait de l'écurie, il appela Geffroy, mais inutilement. On n'obtint pas de réponse. On remonta dans le moulin : là, contre l'arbre tournant, se trouvait le malheureux Geffroy, la casquette à la main, et encore dans l'attitude de la prière. Il était sans vie. On le déshabilla, on ne put trouver d'autre indice du passage de la foudre qu'un petit trou derrière la tête. Plus tard, quand on examina le corps plus attentivement, on reconnut à la poitrine et à la jambe un grand nombre de petits trous pareils. Les habits étaient intacts. »

« Caron, qui contemplait l'orage du fond de l'écurie, a dit avoir vu cinq fois de suite le tonnerre frapper le moulin. Cependant nulle trace de la foudre n'est restée sur cette construction. Ce malheureux laisse trois enfants en bas âge. »

Pendant le même orage, le tonnerre est tombé à Verderel, sur une petite maison sise auprès de l'église. »

Il y a quelques jours, M. X... perdait un portefeuille renfermant 83,000 fr. en billets de banque, et 17,000 fr. en titres au porteur, total 100,000 fr. Le portefeuille est trouvé dans un wagon par un conducteur du Grand-Central. Cet honnête homme n'a pas un seul instant une hésitation à la vue de cette fortune. Une mauvaise action, sans doute, peut le rendre riche,

plus riche qu'il ne l'a rêvé; mais il faut pour cela sortir du chemin de la probité, et, à la première station, qui est celle de Rive-de-Gier, l'honnête conducteur remet le portefeuille au chef de la gare.

Quoiqu'en disent quelques détracteurs, on voit qu'il y a encore des honnêtes gens partout.

La célèbre violoniste Térésa Milanollo va épouser un amateur de musique des plus distingués de la France, M. le lieutenant Parmentier, aide de camp du général Niel, de l'état-major du génie. M. Parmentier est compositeur de musique et l'un des rédacteurs de la Revue et Gazette musicales de Paris. La guerre d'Orient ne l'empêchait pas de correspondre du bivouac avec son journal artistique de prédilection.

Un voyageur qui arrive de Moulins a été témoin des cérémonies de la semaine sainte, toutes célébrées par l'évêque de Moulins. Ce prélat a reçu à dîner, dans son palais épiscopal, les treize pauvres auxquels il venait de laver les pieds dans la cathédrale. Le dîner était servi par Mgr. de Dreux-Brézé lui-même, assisté de son chapitre et des autres membres de son clergé. Tout le public a été admis à circuler dans la vaste salle de l'évêché où le dîner avait lieu et n'a cessé de donner des témoignages de respect au jeune et vénérable prélat. Du reste, sa charité est admirée même de ses adversaires. Dès son arrivée à Moulins, Mgr. de Dreux-Brézé n'avait même pas voulu de sentinelle à sa porte, comme il est d'usage pour tous les évêques. Encore aujourd'hui, il n'y a pas de sentinelle devant le palais épiscopal de Moulins.

En 1853, alors que le 3.° de ligne tenait garnison à Paris, l'un des sous-officiers de ce régiment, le sieur Potiron, sergent dans une compagnie de voltigeurs, trouva, sur la voie publique, un bracelet en or, d'un assez grand prix. Aussitôt il s'empressa d'en faire le dépôt chez un commissaire de police, qui envoya le bijou à la préfecture.

A différentes reprises, on publia que le bracelet avait été trouvé; mais les délais fixés par la loi s'étant écoulés sans que personne vint le réclamer, il appartenait à celui qui en avait effectué le dépôt.

Heureux d'avoir ainsi le moyen de récompenser la probité de l'honnête militaire, le préfet de police écrivit récemment au colonel du 3.° de ligne, en ce moment en garnison à Besançon, pour le prier d'avertir le sergent Potiron que le bracelet était à sa disposition et qu'il pouvait le faire réclamer. Dans la réponse qu'a faite le colonel était incluse une lettre que lui avait adressée le sous-officier. Il disait que sa solde, quoique modique, suffisait à ses besoins, et qu'il y avait des gens beaucoup plus malheureux que lui. En conséquence, il priait qu'on voulût bien vendre le bracelet et en remettre le prix au bureau de bienfaisance du 12.° arrondissement, pour être distribué aux indigents.

On a bien voulu nous communiquer, dit l'Univers, une lettre écrite du Liban, le 6 mars, où nous lisons ce qui suit :

« Le catholicisme fait chaque jour des progrès dans la Cilicie, la Syrie et la Mésopotamie. En Syrie, dans le district d'Antioche et de Laudioa, dans les villages appelés Késap, Kalandura et Cenargik, un grand nombre d'Arméniens ont embrassé la foi catholique. En Mésopotamie, dans la ville de Berargik sur les rives de l'Euphrate, vingt-deux familles fort nombreuses se sont converties, et le reste de la population montre les dispositions les plus favorables. »

On a bâti une église à Adana; sous peu de jours elle sera terminée; malheureusement, la bâtisse une fois finie, il manquera encore bien

des choses. A Kesap, on avait également commencé la construction d'une église; les murs s'élevaient déjà de cinq ou six pieds au-dessus du sol, lorsqu'on s'est vu contraint de suspendre les travaux, par suite, d'une part, de manque de fonds, de l'autre, de diverses difficultés suscitées par les hérétiques. A Cenargik, où se trouvent cinquante familles converties, il n'a pas encore été possible d'élever une église. A Berargik, on a acheté un terrain pour une église, et l'on cherche de l'argent pour la bâtir. Dans cette ville, les hérétiques n'ont ni église, ni prêtre; l'érection d'une église catholique aurait probablement pour résultat, dans un temps donné, la conversion de toute la population. A Kilis, ville située aux confins de la Syrie, une église catholique fut bâtie il n'y a pas longtemps, et déjà vingt-cinq familles se sont converties.

Si les missions de ce pays recevaient des secours suffisants, le catholicisme s'y répandrait rapidement. Il est donc bien à souhaiter que l'Europe leur vienne en aide. »

Le New-York-Weekly-Herald résume de la manière suivante les dernières audiences tenues dans l'affaire de la demande d'extradition de Carpentier et des autres auteurs de détournements au préjudice du chemin de fer du Nord :

« Rien de bien nouveau ne s'est produit dans l'affaire des détournements commis au préjudice de la compagnie du chemin de fer du Nord, si ce n'est que la défense a réussi, par les contre-interrogatoires des témoins, à acquiescer la certitude que l'argent et les bijoux enlevés aux inculpés ont été déposés chez M. Belmont, l'agent de M. Rothschild, et que cette maison de banque a payé des primes pour l'arrestation de Carpentier et la saisie de la fameuse cassette, où l'on croyait découvrir des millions, et où, en définitive, on n'a trouvé qu'une centaine de mille francs. Il ne reste plus que très-peu de témoins à entendre, et l'enquête pourrait bien être terminée dans une quinzaine. »

Messieurs BERTRAND frères, propriétaires du GRAND MUSÉE VIVANT, directeurs d'une troupe d'artistes en tous genres, composée de 35 personnes, ont l'honneur de faire part aux habitants de Roubaix et des environs, qu'ils donneront dans cette localité quelques soirées aussi brillantes que variées.

Les succès obtenus par ces artistes dans les villes du Nord et du Pas-de-Calais, qu'ils viennent de visiter, et en dernier lieu à la foire de St-Omer d'où ils ont emporté les sympathies de la population, leur permettent de croire qu'ils seront favorablement accueillis à Roubaix.

Le théâtre est situé Place de la Liberté.

Chaque soir la représentation est entièrement changée.

Des affiches et des programmes donneront les détails des représentations.

Le Théâtre chinois et militaire, sous la direction de MM. Philippe et Vanden Bussche, est situé place de la Liberté, en face de la gendarmerie, à Roubaix.

Les Directeurs de ce spectacle ne négligeront rien pour satisfaire les habitants de la ville et pour maintenir la réputation exceptionnelle qu'ils ont acquise.

Le spectacle est composé de sept parties distinctes qui sont des plus attrayantes.

Le sieur DUPONT, propriétaire du POLYORAMA, a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'arriver en cette ville avec une collection de tableaux remarquables. Ces tableaux seront visibles depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

personne n'est en sûreté, je m'étonne donc que vous ayez eu, ce matin, l'imprévoyance d'irriter contre vous tous ceux qui ont trempé dans l'assassinat de votre père et de les avertir par là de se tenir sur leurs gardes.

Pierre, répondit Philippe — et son visage prit une expression sérieuse — du moment que j'acceptai votre proposition et que les députés des méliers me nommèrent leur chef, je me considérai comme voué à la mort. Je ne mourrai pas dans mon lit, Dieu m'appellera très-prochainement vers mes pères, je finirai mes jours sur le champ de bataille, sur l'échafaud ou sous le poignard d'un assassin. Ne croyez pas que j'espère faire sortir Gand victorieuse de cette guerre et me voir pour longtemps à la tête des villes de la Flandre! Il n'est pas dans l'ordre des choses qu'une seule cité, qu'un petit pays comme la Flandre, protégé contre ses ennemis par sa richesse seulement et non par la nature, et entouré d'une ceinture de principautés et de royaumes, reste libre et indépendant. Des princes, des nobles et même les envieuses cités du voisinage se coaliseront contre nous, et l'affaire du comte de Flandre deviendra celle de tous les princes. Celui donc qui occupe le premier rang n'a que deux choses à attendre : l'ingratitude de ses concitoyens ou la vengeance du comte.

Et si telle est votre pensée, pourquoi vous placez-vous à la tête des Gantois, au lieu de continuer à jouir tranquillement de votre fortune?

S: Alice Everwein était venue partager avec moi cette maison, aucune puissance de la terre ne m'eût décidé à devenir le chef des insurgés; mais, mon avenir étant détruit, mon cœur étant brisé et ma fierté cruellement blessée, il

ne me restait plus qu'une triste existence, et je n'exposais pas grand-chose en la mettant comme enjeu. Connaissez-vous, Vandenbosch, le plaisir si doux de la vengeance? C'est lui qui m'a décidé; le pouvoir — bien que ce ne soit qu'un pouvoir éphémère — est un trésor précieux qui me permet de faire à ma haine de sanglants sacrifices. Depuis longtemps déjà, j'ai fait en secret, sur la tombe de mon père, le serment que j'ai répété publiquement aujourd'hui, et la pensée de voir languir en prison le présomptueux Roger, de voir à mes pieds la fière Alice, et de blesser son cœur plus douloureusement encore qu'elle n'a blessé le mien, cette pensée a donné une nouvelle impulsion à toutes mes forces et m'a déterminé, pour le moins autant que mon amour pour la ville, à la résolution que j'ai prise. Vous voyez que j'oublie de nouveau vos conseils en ne dissimulant pas et en me montrant ouvertement à vous tel que je suis. Je vais retomber dans ma faute en vous disant sur votre propre compte la vérité tout entière et aussi pure que ce vin clair que je verse dans votre timbale. — A notre bonne intelligence! dit-il, en trinquant avec Pierre; puis il s'assit à côté de lui, posa familièrement sa main sur la large épaule du guerrier et le regarda fixement tout en parlant ainsi :

Vous cherchiez un homme dont le nom et la position pussent resserrer les liens relâchés de l'union; redoutant la puissance du comte et les dispositions de la cour de France, vous vouliez, dans ce moment critique, placer à la tête de la ville un homme qui, en cas de revers payé de sa tête, et, en cas de succès, partageât avec vous le butin. Vous vouliez tenir, sous son nom, les rênes d'une main ferme, rester à la tête des Chaperons et de la force armée et

pêcher ainsi en eau trouble. Vous croyiez trouver en moi l'homme qu'il vous fallait, et vous vous trompiez, mon cher Vandenbosch; vous m'avez fait fort légèrement cette proposition sans m'avoir étudié avec soin et vous êtes tombé dans l'erreur sur mon compte. — Calmez-vous, je vous prie, et videz la timbale que je vous présente de bon cœur et amicalement, comme à un homme loyal. — Quand j'agis, j'aime à agir par moi-même, ne me fiant qu'à ma propre force et nullement à celle des autres, et ne suivant que l'opinion qui me domine. Vous voyez donc que je suis moins propre à servir d'instrument entré vos mains, que vous dans les miennes.

— Votre sincérité est un tant soit peu offensante, interrompit Pierre en se levant avec vivacité. Croyez-vous déjà être assez solidement assis pour pouvoir me menacer et me railler?

Oui, Vandenbosch, je le crois, et, qui plus est, j'en suis sûr! Ne vous emportez donc pas, asseyez-vous et laissez-moi finir tranquillement. Déjà, les Chaperons, qui assiegent mes tonnes de bière, prononcent mon nom avec des acclamations farouches; depuis des années, je soutenais les pauvres, j'ai fait distribuer aujourd'hui de l'argent aux nécessiteux et j'ai su gagner les syndics; en un mot, je me suis peut-être fait plus de partisans dans l'espace d'un seul jour que vous en des années; car l'argent est l'amorce la plus sûre pour prendre le bas peuple, et moi je veux en répandre et non pas en amasser. Vous êtes étranger à notre ville, ce n'est pas l'amour de la patrie, mais le désir de thésauriser qui vous a conduit chez nous; votre courage, votre expérience de la guerre nous ont rendu de grands services, que la ville a généreusement récom-

pensés. Que le bonheur de Gand l'abandonne, qu'elle soit contrainte de se soumettre, vous la quitterez sans bruit, emportant vos richesses sans vous inquiéter du sort qui nous sera réservé. Le pouvoir n'a donc de prix à vos yeux que pour les trésors qu'il vous permet d'amasser. Eh bien, que cette source ne coule que pour vous seul! Entassez de l'or, je vous cède ma part; mais, pas une ombre de pouvoir! que celui-ci n'appartienne qu'à moi seul!

— Je pense que vous m'avez compris, poursuivit-il après quelques instants de silence, en tendant la main à Vandenbosch, qui la saisit avec empressement et la serra avec force. — Eh bien! le traité est conclu, et nous voilà, l'un à l'égard de l'autre, dans une position amicale qui, j'espère, ne dégènera jamais en hostilité. J'ai cependant encore deux choses à vous dire : la première, c'est que j'attache beaucoup de prix à vos conseils, surtout en ce qui concerne la guerre; et l'autre, c'est que, dans quelque position que nous puissions nous trouver, je me montrerai toujours reconnaissant envers vous, car l'ingratitude est le plus noir de tous les vices qui souillent la terre.

— Accoutumez-vous cependant à la supporter, car la reconnaissance est une vertu bien rare chez les hommes, dit amèrement Vandenbosch. Mais, vous m'avez parlé avec tant de franchise, vous m'avez témoigné tant d'amitié qu'il faut que je tâche de vous rendre la pareille et que je me propose au moins pour un service d'ami. — Si j'allais demain demander pour vous la main d'Alice Everwein?

Non! répondit froidement Philippe.

— Vous voulez vous charger vous-même de la commission? demanda Pierre dans l'attente d'une réponse plus explicite.

Bois  
Louis  
balles  
dont  
prove  
des E  
Not  
dépêc  
Dép  
— No  
13 5/  
sema  
Ces  
car e  
mauv  
Dép  
Bo  
et le  
Unis  
Nes  
tensio  
les vo  
1,415  
Cha  
b. de  
844 h  
hauss  
Sav  
fait li  
de be  
Ne  
hauss  
le Ha  
b. po  
geme  
Mo  
ding  
de la  
du 30  
Dép  
LA  
vies.  
Les la  
Il vien